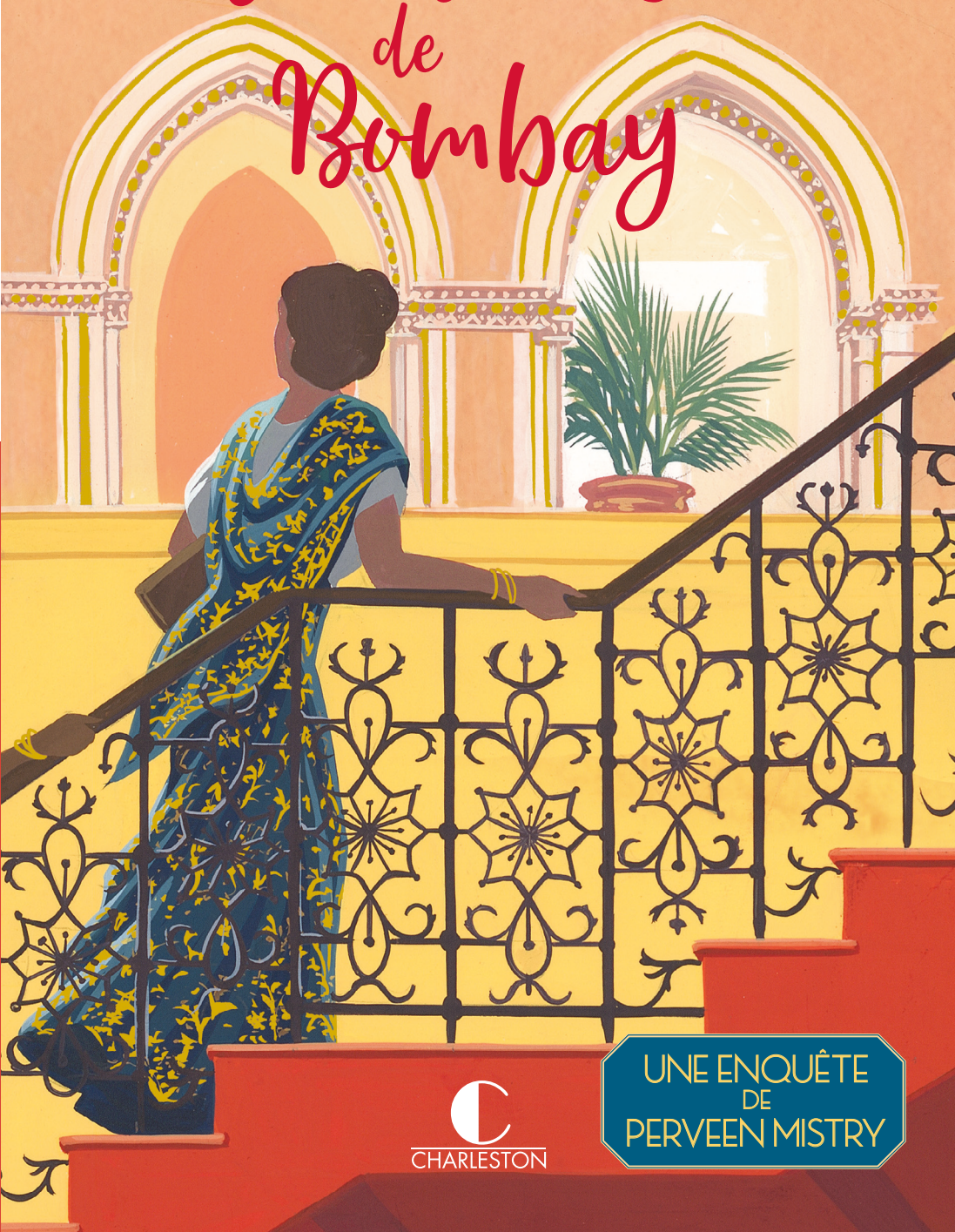


Sujata Massey

Le Prince de Bombay




CHARLESTON

UNE ENQUÊTE
DE
PERVEEN MISTRY

SUJATA MASSEY

LE PRINCE DE BOMBAY

Bombay, novembre 1921.

Perveen Mistry a rejoint le cabinet d'avocats de son père, devenant la toute première femme avocate en Inde. Un statut qui ne manque pas de faire débat, alors que seuls les hommes sont autorisés à plaider au tribunal... Mais quand un événement dramatique vient semer le trouble lors de la visite du prince de Galles et futur souverain du Raj, elle est la seule à pouvoir mener l'enquête.

Une jeune étudiante est tombée d'une galerie du deuxième étage lors du passage du convoi royal au Woodburn College. Un accident ? Rien n'est moins sûr, car Freny Cuttingmaster était venue demander conseil à Perveen à peine quelques jours plus tôt. Rongée par la culpabilité, Perveen décide d'aider les Cuttingmaster à obtenir justice.

Seulement, Bombay est en ébullition. Entre les services secrets de la Couronne aux abois et les émeutiers déterminés à obtenir l'indépendance, Perveen pourra-t-elle soutenir une famille qui souffre alors que la sienne est en danger ?

« UNE HÉROÏNE FORTE ET SÉDUISANTE
QUI TRACE SA PROPRE VOIE DANS UN MONDE
EN PLEINE RÉVOLUTION. »

Library Journal

Traduit de l'anglais par Aurélie Tronchet

ISBN : 978-2-36812-859-6



9 782368 128596

22,50 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Couverture : le-petitatelier.com
Illustration : Andrew Davidson



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LE PRINCE
DE BOMBAY

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Les Veuves de Malabar Hill, 2020

La Malédiction de Satapur, 2021

Titre original : *The Bombay Prince*

Copyright © Sujata Massey, 2021

Publié pour la première fois aux États-Unis par Soho Press, New York.

Traduit de l'anglais par Aurélie Tronchet

Pour la traduction :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris - France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-859-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Sujata Massey

LE PRINCE DE BOMBAY

UNE ENQUÊTE DE PERVEEN MISTRY

Roman

Traduit de l'anglais
par Aurélie Tronchet


CHARLESTON

La visite d'une étudiante

— **V**OILÀ UNE BONNE CHOSE DE FAITE ! s'exclama Perveen en glissant les contrats signés dans des enveloppes.

Elle chauffa un bâtonnet de cire à la bougie et laissa tomber une goutte écarlate au dos de chaque enveloppe avant de presser, en touche finale, le sceau de cuivre du CABINET MISTRY.

C'était un peu ridicule de se féliciter, mais cela faisait quatre mois qu'elle travaillait sur ce contrat de location. Les termes et conditions avaient fait l'objet d'allers-retours entre les deux signataires qui paraissaient convaincus que leur honneur serait bafoué s'ils n'ajoutaient pas une restriction supplémentaire.

En vérité, le propriétaire et le locataire avaient besoin l'un de l'autre. Mr Shah, client du cabinet Mistry, cherchait un occupant pour son bungalow de Cumballa Hill. Mr Ahmad, directeur d'une compagnie maritime,

était un locataire de qualité. L'accord que Perveen avait rédigé se basait sur d'autres contrats relatifs aux biens du propriétaire. Mais son client avait soudain demandé un amendement interdisant le découpage de viande. Mr Ahmad avait biffé cette mention et avait répondu en lettres majuscules que sa femme avait le droit de découper et de faire cuire ce qu'elle voulait. Il insistait également pour que Mr Shah remplace un manguier mourant dans le jardin.

Il était difficile de trouver une maison confortable et indépendante. Des gens de toute l'Inde britannique et des États princiers indépendants affluaient vers Bombay en quête de travail bien payé. Comme les bungalows de la fin du XIX^e siècle étaient décrépis et délabrés, les classes moyennes se contentaient d'appartements. Malgré tout, la ville préservait une certaine homogénéité en termes de religion, de région d'origine et de langue.

Perveen soupçonnait que son client parsi*, saisi d'une angoisse liée à la religion, avait provoqué la réaction sur la défensive du potentiel locataire musulman. Elle avait adressé une lettre polie aux deux messieurs, leur rappelant que les impôts locaux augmenteraient à la nouvelle année et leur demandant s'ils préféreraient mettre en pause toute activité immobilière en attendant les nouveaux taux fiscaux.

La perspective que sa maison soit vide alors qu'on lui réclamait des impôts avait conduit Mr Shah à supprimer la clause concernant le découpage de la viande. Mr Ahmad l'avait remercié et avait rayé sa requête de remplacer l'arbre ; cependant, il demandait de pouvoir procéder aux aménagements du jardin que

* Retrouvez tous les mots suivis d'un astérisque dans le glossaire en fin d'ouvrage.

la famille jugerait bons. Perveen assura à Mr Shah qu'un locataire procédant à de tels aménagements à ses frais améliorerait la valeur du bien et la réputation du propriétaire.

Les contrats étaient désormais signés, scellés et sur le point d'être acheminés.

Les enveloppes à la main, Perveen alla trouver Mustafa. Le géant aux cheveux argentés qui faisait office de gardien, de majordome et de réceptionniste au cabinet Mistry était en train de monter à l'étage. Il prit les enveloppes des mains de Perveen.

— Une jeune femme est là.

— Lily ?

Perveen attendait une livraison de biscuits et de gâteaux du Café Yazdani.

— Non. Une certaine Miss Cuttingmaster, répondit Mustafa, sa longue moustache raide se livrant à une danse impressionnante.

— Quel nom original. C'est probablement musulman ou parsi, médita Perveen à voix haute.

— Je crois que vous avez raison, cette jeune femme a un visage iranien. Elle a dit que Miss Hobson-Jones lui avait parlé de vous.

Cela piqua la curiosité de Perveen. Alice Hobson-Jones, sa meilleure amie, enseignait les mathématiques au Woodburn College. Miss Cuttingmaster était peut-être une de ses élèves.

— Je descends. Pourriez-vous nous apporter du thé ?

— Il est déjà servi sur la table.

Jetant un regard par la porte entrebâillée du parloir, Perveen observa la visiteuse. Miss Cuttingmaster était assise sur le bord de la banquette en velours prune, un livre sur les genoux. Sa tête penchée révélait un fouillis

de boucles brunes. Ses fins avant-bras surgissaient des manches d'un chemisier en coton blanc qu'elle portait sous un sari d'un bronze fade. Une sacoche en coton épais était posée contre ses jambes.

— Kem cho*, la salua Perveen dans le gujarati des Parsis.

Freny Cuttingmaster referma aussitôt son livre.

— Oui. Bonjour, madame, comment dois-je vous appeler ? Maître ?

Perveen fut surprise que la jeune femme s'exprime en anglais, étant donné qu'elle portait un tissu artisanal apprécié des activistes indépendantistes. Cependant, l'anglais était également la langue principale du monde universitaire et c'était peut-être la raison pour laquelle elle l'avait choisi.

Il y avait des sièges pour quatre personnes dans la pièce mais, au lieu de choisir une des bergères Queen Anne, Perveen s'assit à peine à un mètre de l'étudiante, sur la banquette. Elle espérait mettre à l'aise la jeune femme visiblement tendue.

— Appelez-moi Perveen Mistry. Je me sens un peu trop jeune pour qu'on me donne du Madame et, en général, on utilise Maître aux États-Unis pour les avocats. Puis-je connaître votre prénom ?

— Freny, répondit la jeune femme en s'éloignant légèrement. Je ne sais toujours pas comment je dois m'adresser à vous. Comme Memsahib* est plutôt destiné aux Britanniques, je ne vous appellerai pas ainsi. Je n'aime pas non plus Madame.

Perveen songea au titre honorifique qu'on utilisait traditionnellement avec les femmes parsies.

— Si vous voulez, vous pouvez m'appeler Perveen-bai. Freny acquiesça.

— Perveen-bai, je représente le syndicat des étudiants de Woodburn College. Nous avons besoin d'un conseil juridique.

Le militantisme s'épanouissait dans tout Bombay. Au cours des derniers mois, le célèbre avocat Mohandas Gandhi avait gagné des partisans en appelant à manifester contre les Britanniques. Perveen désirait assister ceux qui luttèrent pour la liberté mais, en tant que juriste, elle travaillait principalement sur des contrats.

— Je suis honorée que vous ayez songé au cabinet Mistry. Quelle est la nature de votre question ?

— Nous voulons savoir si nous avons le droit de ne pas venir à l'université sans être sanctionnés, déclara-t-elle en fixant Perveen.

La jeune avocate réfléchit.

— Je ne suis pas certaine de comprendre. L'inscription à l'université implique que les étudiants assistent aux cours. Seriez-vous en conflit avec un de vos professeurs ?

— Pas du tout. Je suis en deuxième année, et j'aime mon université, affirma-t-elle en serrant le livre dans ses mains. En fait, les étudiants ne manqueraient aucun cours puisqu'ils sont annulés ce jour-là.

Et c'était pour cette raison que la jeune femme était venue au cabinet Mistry ?

— Dans votre cas, je crois qu'on excusera une journée d'absence, déclara Perveen en s'efforçant de cacher son agacement. Les étudiants manquent souvent les cours pour des raisons familiales ou de santé.

— Mais ce n'est pas le cas. Notre raison est *politique*, insista-t-elle en prononçant le mot avec soin pour en souligner l'importance. Nous avons prévu d'être absents le jour de l'arrivée du prince de Galles à Bombay. Saviez-vous que Ghandiji* a appelé à l'hartal* ?

— Oui, j'ai vu des affiches encourageant le boycott du prince.

Perveen avait remarqué ces annonces rebelles près des pancartes « Bienvenue au prince de Galles » dont le gouvernement avait inondé toute la ville. Jeudi, Edward débarquerait au port de Bombay avant d'entamer une tournée de quatre mois en Inde. La venue du jeune prince âgé de vingt-sept ans apparaissait comme la promesse d'une domination britannique pouvant durer plusieurs décennies supplémentaires.

Freny se pencha en avant.

— Nous avons collé certaines de ces affiches, chuchotait-elle avec excitation. Nous ne voulons pas que les gens assistent au défilé. Mais le directeur de l'université a déclaré que tout le monde devait être présent le jour de l'arrivée du prince. Des ouvriers montent une tribune spéciale devant l'université. Nous sommes supposés acclamer ce prince détestable quand il passera sur le front de mer Kennedy.

Le discours passionné de Freny ne laissait aucun doute sur ses convictions. Mais quelles seraient les conséquences si elle s'abstenait de se rendre à l'université ?

— Votre syndicat des étudiants comprend-il un membre du corps enseignant ?

— Oui. Mr Terrence Grady, déclara Freny avec un léger sourire.

Pourvu que l'étudiante n'ait pas le béguin pour le professeur...

— Mr Grady rend-il compte des réunions de votre club à l'administration ?

— Je ne pense pas, répondit Freny au bout d'un moment. Il est irlandais et nombre d'Irlandais ne souhaitent pas faire partie de la Grande-Bretagne. Mr Grady nous a confié qu'en qualité de salarié de l'université, il

est tenu d'être là ce jour-là. Il connaît le désir du syndicat des étudiants de rester en retrait et nous a encouragés à agir selon notre conscience.

Les épaules de Perveen se relâchèrent.

— Il me paraît être un homme juste. Que pouvez-vous me dire au sujet du directeur de l'université ?

— Il s'appelle Horace Virgil Atherton.

Elle articula son nom en syllabes saccadées dénuées de toute la chaleur dont elle avait fait preuve en prononçant le nom de Mr Grady.

— Il est en poste temporairement depuis octobre. Notre directeur est en congés. Pendant la lecture des écritures chrétiennes, avant que le révérend prenne la parole, Mr Atherton s'adresse parfois à nous. Il nous demande de ne plus nous regrouper dans les couloirs ou de ne pas nous bousculer dans les escaliers. Mais rien sur la philosophie ou la nature même de l'enseignement.

— Votre directeur aurait apparemment plus sa place dans une école primaire. Pour quelles raisons vous parlez-il de votre comportement dans les couloirs ?

Freny eut un sourire narquois.

— Il pense qu'il y a trop d'agitation et que quelqu'un pourrait tomber. Il a peur que des femmes soient blessées, ce qui nous a beaucoup agacées, mes amies et moi. Nous ne sommes pas en sucre.

— Non. Les femmes de Bombay sont au moins aussi résistantes que des noix de coco !

Freny éclata de rire.

— Pourquoi êtes-vous en cours d'écritures chrétiennes ? reprit Perveen.

— Ce n'est pas un cours obligatoire. Mais c'est au début de ce cours qu'on fait l'appel. Si bien que tout le monde y va, peu importe sa religion.

— Êtes-vous en train de m'expliquer que, pour être marqué présent, vous devez assister à un service religieux ? demanda Perveen avant de marquer une pause pour s'interroger s'il y avait là matière à procès. Woodburn College est une institution missionnaire, n'est-ce pas ?

— En effet, fondée par le révérend Andrew Woodburn, de l'Église d'Écosse, qui est venu à Bombay en 1810.

— Que pensent vos parents du fait que vous receviez un enseignement universitaire presbytérien ?

— Mon père dit que l'université a une bonne réputation et que je vais bénéficier des autres cours, affirma-t-elle avec un sourire mélancolique avant d'ajouter : Il est maître tailleur chez Hawthorn. Il se vante auprès de ses clients que j'étudie à Woodburn College.

Un tailleur devait en effet être fier que sa fille étudie dans l'une des plus anciennes universités de Bombay. Perveen comprit alors combien le nom de son père lui allait à la perfection.

— Votre père doit être un homme tolérant.

— Je ne dirais pas ça de lui, gloussa Freny en désignant une des bergères. Ce fauteuil agacerait mon père, par exemple.

— Pourquoi donc ? demanda Perveen, perplexe.

— Le galon rouge est déchiré. Là, sur le pied.

Perveen regarda le fauteuil qu'elle n'avait jamais aussi minutieusement examiné.

— Vous avez raison. C'est le fauteuil préféré de mon père. Il l'a peut-être accroché avec sa chaussure. Revenons à notre discussion : votre père sait-il que vous soutenez l'indépendance ?

Freny baissa les yeux sur son livre, comme s'il contenait la réponse. Quand elle releva la tête, son expression était plus grave.

— J'ai voulu le lui dire, mais ça a été difficile. D'après lui, je suis trop jeune pour comprendre.

Perveen hocha la tête d'un air indulgent.

— Les pères sont ainsi. Il ne sait donc pas que vous êtes une des membres leaders de votre groupe ?

— Je ne suis pas une leader, protesta Freny en secouant énergiquement la tête. Nous ne sommes que deux femmes dans le groupe.

— Vous n'êtes pas leader, mais c'est une importante responsabilité que d'aller chercher des informations juridiques au nom du syndicat, contesta Perveen. Vous pouvez être fière de vous.

— Impossible. Ça m'a tout simplement paru juste de les aider. Je ne veux pas qu'il y ait de victimes, expliqua Freny en replaçant le livre sur ses genoux. Je suis convaincue que, en venant vous voir, je peux déjà améliorer la situation.

Perveen ne souhaitait pas qu'on la croie capable de miracle.

— Et de quelle manière ?

— Plusieurs garçons se sont moqués de moi en disant que mon père se met à genoux devant les Britanniques et les Anglo-Indiens, lâcha-t-elle après une profonde inspiration.

— Mais les tailleurs doivent se mettre à genoux pour marquer les ourlets des pantalons ! s'exclama Perveen avec compassion.

La famille Cuttingmaster, de classe ouvrière, avait certainement dû surmonter de nombreux obstacles pour envoyer leur fille à l'université.

— Dinesh, qui est le garçon le plus virulent du syndicat étudiant, a déclaré que tous les Parsis aimaient les Anglais. Il s'est montré assez amical quand Lalita et moi avons rejoint le syndicat, mais il essaie dorénavant de m'écarter de tout.

Le ventre de Perveen se contracta.

— Voilà des paroles bien ignorantes de notre foi. Qu'en est-il du vieux Dadabhai Naoroji du mouvement de libération, et de Mme Bhikaji Cama en exil en France ? Et sans oublier tous ces hommes d'affaires parsis en Afrique du Sud et en Inde qui soutiennent Gandhiji* depuis des années.

— D'après Dinesh, les Parsis ne pensent qu'à l'argent, continua Freny avec une moue boudeuse. Je suis certaine qu'ils ont insisté pour que ce soit moi qui contacte un avocat afin que la consultation me soit facturée.

— Ce n'est qu'une conversation, pas une consultation juridique. Vous n'aurez rien à payer, lui assura Perveen.

— C'est très gentil à vous, répondit Freny dont le visage se détendit. Miss Hobson-Jones nous a raconté qu'une de ses amies était la première femme juriste de Bombay. J'étais très excitée à l'idée de vous rencontrer.

Perveen se sentit flattée.

— Je suis également contente de vous rencontrer. Bon, quand vous vous êtes inscrite à l'université, y avait-il un livret ou un contrat que vos parents et vous avez signé ? De tels documents peuvent inclure la liste des critères de suspension ou d'expulsion.

— Nous n'avons pas eu de livret. Je ne me souviens d'aucun contrat mais, s'il y en a un, c'est mon père qui doit l'avoir, dit-elle avant de plisser le front. Je ne peux pas lui demander.

Perveen ne tenait pas à provoquer une querelle familiale.

— Alors demandez à un autre étudiant s'il a ce genre de document. Lisez-le et apportez-le-moi.

— Je vais m'en charger, Perveen-bai.

Freny accepta la carte de visite que Perveen prit dans la coupe en cristal sur la table basse argentée.

— Prendre position en politique est un sujet sérieux. Cela fait plusieurs décennies que les étudiants indiens qui manifestent sont battus, emprisonnés et certains même exécutés, déclara Perveen en observant Freny qui écarquillait les yeux. Vous ne serez pas condamnés à mort pour un jour de cours manqué mais, je vous en prie, n’entreprenez aucune action politique juste pour impressionner vos pairs.

— Pour être honnête, je vomirais si on m’obligeait à regarder le prince. J’aurais honte de moi ! s’exclama Freny. Je crains seulement que nos vies soient bouleversées uniquement parce que nous aurions décidé de ne pas nous montrer. On m’a raconté qu’il y a deux ans, on a renvoyé des étudiants parce qu’ils étaient communistes.

Perveen songea à la situation difficile de Freny. Comment éviter de rendre hommage au prince sans pour autant être punie par les autorités ?

— Avez-vous envisagé de rester au lit jeudi en prétextant un mal de ventre afin que ni vos parents ni l’école n’apprennent la véritable raison ?

Freny secoua la tête.

— Ce ne serait pas honnête. Vous savez ce qu’est l’asha* ?

Elle parlait du fondement de la théologie parsie, le principe de droiture, une des raisons pour lesquelles les Indiens de toutes confessions faisaient confiance aux avocats parsis.

— Oui, je sais ce qu’est l’asha* – et ni vous ni moi ne sommes en mesure de savoir dans quel état physique ni de quelle humeur vous serez jeudi. La maladie est un solide motif d’absence.

— Et le mensonge attire les ennuis. On ne m’y reprendra pas.

Après la réponse concise de Freny, Perveen, assise sans rien dire, écouta le doux tic-tac de l'horloge du grand-père dans le coin de la pièce. Dans ce temps suspendu, elle comprit qu'elle avait tenté d'influencer une jeune personne dotée d'une puissante conscience.

— Freny, faites selon vos convictions, et tous les étudiants devraient en faire autant. Les leaders du syndicat des étudiants vous ont demandé de vous adresser à un avocat, c'est donc qu'au moins vous êtes plusieurs à partager les mêmes inquiétudes.

— Oui. Si nous sommes renvoyés, il se peut que nous n'ayons plus jamais accès à une autre bourse universitaire ou nos parents peuvent décider de ne plus financer nos études. Nous aurions tout gâché, pour eux comme pour nous.

Les mots se bousculaient.

— Je pensais qu'en venant ici, vous répondriez à mon interrogation. J'espérais vous entendre m'assurer que nous ne craignons rien, et que nous pourrions poursuivre nos études. Mais ce n'est pas ce que vous m'avez dit.

— Je n'ai pas suffisamment d'informations en ma possession, et je ne peux deviner quelle sera la réaction de Mr Atherton, affirma Perveen, désolée de ne rien pouvoir offrir de concret à Freny. Le prince n'arrive pas avant trois jours. Il nous reste assez de temps pour découvrir si l'un d'entre vous est tenu par un contrat. Et je serai heureuse de l'étudier pour vous.

— Merci.

Freny retourna le livre qu'elle tenait pour le ranger dans sa besace.

Il s'agissait d'*Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad. Perveen n'avait pas lu ce célèbre roman, mais Alice le lui avait présenté comme une critique incisive du colonialisme européen en Afrique.

— Est-ce pour votre cours de littérature ?

Freny glissa le livre avec tendresse dans son sac.

— Non. C'est pour le cours d'histoire mondiale. Mr Grady nous demande souvent de lire des romans et des articles de la presse parce qu'il pense qu'ils énoncent des vérités qu'on ne trouve pas dans les manuels d'histoire. Le problème, c'est qu'il y a tellement d'auteurs différents qu'on ne sait pas quel est celui qui fait le compte rendu le plus fiable.

— Voilà une remarque intéressante. Je serai ravie de discuter de nouveau avec vous – mais prévenez-moi avant par billet ou par téléphone. J'ai généralement plusieurs rendez-vous par jour, et il m'arrive de m'absenter du bureau.

Freny la considéra avec un regard admirateur.

— Défendez-vous les innocents à la Haute Cour de Bombay ?

— Pas encore. La Haute Cour de Bombay refuse de reconnaître les femmes juristes comme avocates.

Freny haussa les sourcils.

— Est-ce que cela signifie qu'il n'existe aucune cour en Inde autorisant des femmes à parler au nom de leurs clients ?

— En dehors de la Haute Cour, je n'en suis pas certaine, déclara Perveen avant d'ajouter, relevant une pointe de déception sur le visage de son interlocutrice : Je vais peut-être avoir l'occasion de le découvrir.

— Mon frère était vraiment très très bon pour débattre, se rappela Freny après un moment de silence.

— Il ne l'est plus ?

— Darius ne peut plus s'exprimer, murmura-t-elle.

— Comment ça ? demanda Perveen, perplexe.

— Darius est mort à l'âge de treize ans, j'en avais onze. Pappa avait toujours espéré qu'il serait le premier de la

famille à ne pas travailler dans le commerce. J'étudie à Woodburn College grâce à une bourse partielle. Le reste du financement provient du compte en banque que mes parents avaient ouvert pour les études de mon frère.

Les pièces du puzzle se mettaient en place.

— C'est très triste. Il doit beaucoup vous manquer.

— En effet. Et si je suis renvoyée de l'université, je déshonorerai mon défunt frère autant que mes parents, dit-elle en clignant des yeux et en redressant les épaules. Comment avez-vous convaincu Mr Mistry de vous laisser devenir juriste ?

— En fait, il voulait que j'étudie le droit à Oxford parce que mon frère n'y aurait jamais été admis. J'étais la seule option possible pour réaliser le rêve de mon père d'une transmission de l'activité juridique.

— Votre père aurait pu décider autre chose, contra Freny. Il aurait pu recruter des hommes juristes et avocats au barreau et se retrouver ainsi à la tête d'un cabinet plus grand, comme celui de Wadia Gandhi ou de Mohammed Ali Jinnah.

Perveen hocha la tête.

— Ce sont des personnalités importantes du droit, c'est vrai, mais mon père a choisi de commencer avec moi. Il espérait probablement avoir un gendre avocat, mais ce n'est pas arrivé.

— Il a cru en vous, depuis le début. Pourtant cela a dû être étrange pour vous de faire vos études dans le pays qui opprime l'Inde.

Freny changea de position sur la banquette pour adresser un regard direct, jugeant presque Perveen.

— En Angleterre, j'ai rencontré des gens qui avaient des préjugés envers les Indiens. J'ai également rencontré un nombre surprenant de personnes en faveur de

l'indépendance de l'Inde. Miss Hobson-Jones figurait parmi les plus ardents défenseurs.

Freny s'étrangla avant de sourire.

— Les professeurs sont surprenants ! C'est ce qu'il y a de mieux à Woodburn College. Même si je sais que certains d'entre eux cachent leur véritable passé.

Combien de fois Freny avait-elle évoqué la notion de vérité ? Cela semblait être une obsession.

— En principe, je conviens qu'il faut être honnête. Le souci, c'est que ma propre compréhension d'événements passés peut s'avérer très différente de l'impression qu'une autre personne aura de ces événements.

— C'est vrai, acquiesça Freny après un moment de réflexion. Comment savoir quelle vérité prévaut ?

Perveen fut intriguée par son raisonnement.

— C'est là le défi pour une avocate : convaincre le juge ou les jurés d'une seule explication au milieu d'un essaim de théories.

— Je ne sais pas bien exprimer ma pensée, réagit Freny avec tristesse. Les gens sont parfois agacés quand je m'exprime. Lalita dit qu'on me voit comme ça maintenant.

— Je trouve que vos propos sont tout à fait clairs. D'ailleurs, si l'enseignement du droit vous intéresse, vous pouvez vous rendre à la Haute Cour pendant les vacances scolaires. Installez-vous dans le public et observez. Vous risquez d'être soit fascinée, soit dégoûtée.

— Peut-être les deux, déclara Freny.

Les deux femmes échangèrent un petit rire.

Quand Freny se leva, un des plis raides de son sari frôla le bord de la table basse, faisant remuer le service à thé. Perveen se rendit soudain compte qu'elle n'avait pas servi de thé à sa visiteuse étudiante et ne lui avait pas non plus proposé de biscuits.

Leur discussion décousue avait soulevé trop d'interrogations dans l'esprit de la jeune avocate. Pour finir, il semblait que Freny s'était efforcée d'exprimer quelque chose de manière trop mystérieuse pour que Perveen le comprenne.

2

Le Pays de Galles défile

A LA FIN DU XIX^E SIÈCLE, Arshan Kayan Mistry avait construit, dans Bruce Street, une demeure suffisamment grande pour y habiter avec ses trois fils et leurs épouses et enfants. En tant que propriétaire d'une fructueuse entreprise du bâtiment, il avait de formidables architectes à sa disposition. La maison fut une réussite, bâtie en pierre dorée de Kurla et ornée de sculptures de crocodiles crachant de l'eau par la gueule, les jours de pluie. À l'intérieur, les salles aux hauts plafonds étaient éclairées de lustres alimentés au gaz, convertis plus tard à l'électricité. Quatre salles de bains en marbre étaient équipées de la même plomberie dont jouissait l'élite anglaise. Grand-père Mistry, qui chérissait sa maison, fit le deuil de ses fils qui s'en allèrent l'un après l'autre pour établir leur propre foyer dans des quartiers moins peuplés, où l'air était plus sain.

Arshan s'était résigné à une vie solitaire dans une demeure somptueuse, avec son personnel comme unique compagnie, et de temps à autre une visite. C'est pourquoi il fut agréablement surpris en 1905, quand son fils cadet, Jamshedji – le vilain petit canard qui avait préféré le droit à la construction – lui demanda s'il pouvait installer son nouveau cabinet dans la Maison Mistry. Avoir son bureau aussi près de la Haute Cour de Bombay était un formidable avantage.

La maison-bureau était un arrangement dont ils tiraient tous les deux profit. Le père et le fils s'étaient retrouvés pour déjeuner ou pour le thé l'après-midi pendant douze ans jusqu'au décès du vieillard en 1917.

Sa présence se faisait encore fortement sentir grâce à l'énorme portrait suspendu dans l'entrée. Sur la toile, Grand-père Mistry, soixante ans, était vêtu d'un costume européen et coiffé d'un grand fetah* noir. Il avait la main droite posée sur une table où étaient disposés un livre religieux, un stylo-plume et une règle d'architecte. L'artiste, Pestonjee Bomanjee, avait peint son regard sévère de manière qu'il suive quiconque contemplait le portrait, comme la *Mona Lisa* de de Vinci.

En ce jeudi 17 novembre, où qu'elle se trouvât dans la Maison Mistry, Perveen se sentait observée. Ce sentiment avait commencé par la réaction de son père ce matin-là, quand elle avait suggéré de s'arrêter près du feu de joie des indépendantistes. Son père avait rétorqué qu'elle avait presque travaillé gratuitement cette année. Et pourquoi se rendrait-elle tout au nord dans le quartier des filatures, alors qu'elle avait déclaré être trop occupée pour fêter l'arrivée du prince à la Porte de l'Inde ?

Perveen avait été agacée, mais cela n'aurait servi à rien de désobéir à son père. Et son défunt grand-père aurait

sûrement été d'accord avec Jamshedji. Elle poussa un soupir discret puis tourna le dos au portrait de Grand-père Mistry et gravit lentement le grandiose escalier jusqu'au bout du premier palier où un petit escalier en fer forgé menait au toit.

La petite trappe s'ouvrit en grinçant et elle sortit avec précaution sur la terrasse de calcaire. L'endroit ressemblait à la plupart des toits de la rue, avec une corde à linge et plusieurs gros pots en argile pour récupérer l'eau de pluie. Petite, elle avait joué avec son frère à lancer une balle de part et d'autre de la corde – jusqu'à ce que le visage en colère de Grand-père apparaisse par la trappe, et qu'il les avertisse qu'ils assumeraient les conséquences s'ils ne descendaient pas tout de suite. La Maison Mistry était plus haute que la plupart des bâtiments de la rue, et un faux pas aurait été fatal à un enfant. Mais ce n'était pas le moment des souvenirs nostalgiques.

Perveen tourna son regard vers le port où un imposant navire gris écrasait de sa hauteur tous les petits vaisseaux qui l'entouraient. Elle n'avait pas besoin de jumelles pour reconnaître une frégate de l'armée. Elle avait vu des géants similaires au large des côtes anglaises, pendant la Première Guerre mondiale.

Quand la trappe grinça, elle se tourna pour découvrir Mustafa. Le grand et digne Pathan avait l'air incongru avec son panier de linge dans les bras.

— Pourquoi êtes-vous sur le toit ? demanda-t-il en commençant à accrocher des serviettes de table et de toilette humides.

— Je vérifiais juste si le prince était arrivé. Et la lessive ne fait pas partie de vos tâches, Mustafa, ajouta-t-elle.

— Mais je n'ai rien à faire. Et la lingerie ne passe pas aujourd'hui.

Apercevant la frégate, son regard s'adoucit.

— La *Gloire* de Sa Majesté !

— Un nom bien pompeux qui va très bien à son passager, commenta Perveen.

— Nous ne devrions pas exprimer de préjugés envers le prince. Et s'il était porteur de bonnes nouvelles ?

Mustafa lança un torchon avec la précision d'un ancien sergent de l'armée de l'Inde. La pension qu'il avait reçue à sa retraite était si misérable qu'il avait dû entamer une seconde carrière en travaillant à la Maison Mistry.

— Cinquante années de plus d'occupation britannique, je ne trouve pas que ce soit une bonne nouvelle.

Mustafa accrocha le torchon et l'étira avant de répondre.

— Le gouvernement a peut-être décidé d'accorder le statut de dominion à l'Inde. Quel meilleur messager que notre prince royal ?

— Je comprends qu'Edward vous intéresse, mais gardons en tête qu'il est encore prince de Galles, pas le prince de Bombay, répondit Perveen après avoir levé les yeux au ciel.

— Vous avez l'air de mauvaise humeur, Perveen-memsahib*.

— Le moment est mal choisi pour faire la fête et agiter des drapeaux. Comme vous le savez, beaucoup de gens restent chez eux pour boycotter cet événement, et les partisans de Gandhiji* préparent un feu de joie aujourd'hui. L'arrivée du prince ne fera qu'attiser les flammes.

— Ce feu a déjà commencé.

Mustafa désigna le nord où l'on voyait déjà une fine mèche de fumée noire.

— Cela me perturbe qu'on brûle aujourd'hui des vêtements alors que tant de gens en ont besoin.

Heureusement, le feu de joie est loin, et Sa Majesté Royale n'ira pas dans cette direction. Je jubile à l'idée qu'il fasse ses premiers pas en Inde dans un édifice construit par votre frère.

Mustafa avait baissé la voix comme s'il craignait d'être surpris en pleine vantardise.

— Si votre honorable grand-père était encore en vie, il serait très fier.

— Oui, il le serait. Mais la Porte de l'Inde n'est pas achevée. Grand-père dirait aussi que trop d'entrepreneurs ont été impliqués dans ce projet et que cela a généré des retards.

— Après avoir franchi la Porte de l'Inde, le prince Edward prononcera une allocution devant le public, poursuivra Mustafa comme s'il n'avait pas entendu la remarque de Perveen. Il sera accueilli par notre vice-roi, le gouverneur et le maire. Pour finir, il traversera la ville en calèche et gravira Malabar Hill jusqu'au Palais du gouvernement où il résidera.

— Vous avez mémorisé son itinéraire ?

Une rafale de vent arracha un petit morceau de tissu blanc qui n'était pas encore complètement accroché à la corde. Perveen le rattrapa ; c'était un des mouchoirs en lin de son père, avec son monogramme brodé dans la même calligraphie courbe que celle figurant sur le sceau du cabinet.

— Shukriya*, dit Mustafa avec gratitude quand Perveen accrocha le mouchoir à la corde. Oui, j'ai lu le programme dans le journal. Votre père m'a donné congé pour assister à l'assemblée des vétérans de l'armée dans le Maïdan, la semaine prochaine.

Perveen pensa à Freny Cuttingmaster qui n'était pas revenue. Elle regrettait de lui avoir conseillé de feindre la maladie ; ce n'était pas vraiment le bon exemple à